

Avant que n'éclate le scandale des viols de Mazan, Fabien, quadragénaire marié et père de deux enfants, s'informait des affaires de violences sexuelles de loin, sans affect particulier. « Il y a eu DSK, un présidentiable puissant capable de s'attaquer à une femme de ménage noire dans un hôtel. Quant à Fourniret et Guy George, le système médiatique les mettait à la table du diable et ça nous allait bien à tous », débite ce directeur qualifié dans l'industrie métallurgique à Marseille.

Depuis l'ouverture du procès, le 2 septembre, à la cour criminelle du Vaucluse, à Avignon, chaque journée d'audience est disséquée en direct sur les réseaux sociaux et les chaînes d'info en continu. Un retentissement médiatique international permis par le refus du huis clos et la personnalité de la victime, Gisèle Pelicot, 71 ans, dont la dignité et le courage sont reconnus unanimement. Pour Fabien, la banalité des profils des 51 accusés, dont 37 sont pères de famille, et le mécanisme glaçant de cette affaire, sont venus ébranler la « tranquillité d'esprit derrière laquelle les hommes se cachaient jusqu'à présent ».

Pendant dix ans, Gisèle Pelicot a été droguée par son mari, qui l'a violée et l'a fait violer alors qu'elle était inconsciente, à plus de 200 reprises, par des inconnus qu'il recrutait sur le site Coco, filmant par ailleurs ces crimes sordides. L'onde de choc tient aussi dans l'insistance de ces accusés à répéter qu'ils ne sont pas des violeurs. Pompier, avocat, ouvrier, chauffeur routier, journaliste... Des M. Tout-le-Monde, âgés de 26 à 74 ans. Nos voisins, nos collègues, nos frères.

« Savoir que ces dizaines d'hommes vivent pas très loin de chez moi, ça tourne en boucle dans ma tête, témoigne Fabien. Comment peut-on se dire : ce soir, je vais aller me faire une meuf endormie aux médicaments par son mari et ensuite je reprendrai ma vie, le café du matin avec les collègues, l'entraînement de foot, la vie avec madame ? » Le père de famille s'interroge : cette violence serait-elle présente en chaque homme ? Un retentissement intime qui fait écho aux voix masculines qui se sont élevées dans les médias pour affirmer que ce procès ne serait pas seulement celui de Dominique Pelicot et des 50 accusés, mais le premier procès de la masculinité comme système de domination, à l'heure où neuf femmes sur dix connaissent leurs agresseurs, et où 97 % des violences sexuelles sont le fait d'hommes, d'après un rapport de l'Insee de 2021.

Le 21 septembre, plus de 200 personnalités dont l'humoriste Waly Dia, le chanteur Eddy de Pretto et l'écrivain Gaël Faye ont signé une feuille de route dans le journal *Libération* contre les violences masculines systémiques, à l'initiative de Morgan N. Lucas, thérapeute et spécialiste des questions de genre. Il soutient notamment que l'affaire Pelicot n'est pas une affaire de monstres, mais un miroir grossissant de la violence masculine « ordinaire ». Un constat fait de longue date par des figures féministes, à l'instar de l'essayiste et romancière Lola Lafon, qui le résumait ainsi dans les pages de *Libération* au commencement du procès : « Si tous les hommes ne sont pas des violeurs, les violeurs peuvent apparemment être n'importe quel homme. »

C'est à cet endroit que l'opinion se divise. Sur les réseaux sociaux, le #notallmen (#pastousleshommes) a déferlé, soutenu par ceux qui refusent de se sentir concernés par ce qu'ils considèrent avant tout comme un fait divers hors norme, le renvoyant de facto dans le champ de l'exceptionnalité. La sociologue Nathalie Heinich a appelé, de son côté, dans une tribune publiée dans *Le Monde* le 26 septembre, à un devoir de distinction entre culpabilité individuelle et collective.

« J'ai beaucoup de mal avec le postulat selon lequel tous les hommes sont de potentiels violeurs, plaide quant à lui Laurent, 60 ans, ex-cadre dans le secteur du bâtiment. Je réfute cette assignation à l'autoflagellation. Je n'ai jamais eu de pulsion sexuelle de ce genre, et j'aurais prévenu la police si j'étais tombé sur cette annonce. Il ne faudrait pas faire croire qu'une minorité d'hommes détraqués représente la masculinité. » De ses quarante années de carrière durant lesquelles il a encadré des chantiers, il dit n'avoir jamais été le témoin de violences sexuelles. « Vous allez me rétorquer qu'elles étaient toutes cachées ! », poursuit le sexagénaire.

Alors que le slogan « La honte doit changer de camp » a été jusque-là scandé par des femmes – au-delà des mouvements féministes –, il a été repris par quelques personnalités publiques mas-

Des hommes ordinaires ?

Le procès des viols de Mazan a fracturé la gent masculine. Certains se remettent en question et s'interrogent sur les violences sexuelles systémiques, d'autres refusent de se sentir concernés par une affaire jugée hors norme



LUDOVIC DEBEURME

gion parisienne. C'est comme si on demandait à tous les catholiques de France de s'excuser pour l'abbé Pierre... » Une position que partage Janine Mossuz-Lavau, docteure en science politique au Cevipof : « On ne peut pas mettre au pilori tout un genre et l'associer à des viols d'une telle atrocité. » Aux yeux de la chercheuse, marteler l'idée selon laquelle les accusés ont des profils ordinaires ne doit pas pour autant engager la responsabilité de tous les hommes. « Dans toutes les catégories sociales et culturelles, il y a des brebis galeuses qui violent et d'autres qui ne le feront jamais », dit-elle.

« L'idée n'a jamais été de dire : "individuellement, tous les mecs sont des violeurs", mais on ne peut pas passer à côté du nombre de pères de famille insérés socialement, recrutés au sein d'un si petit

périmètre. La réalité et les chiffres n'intéressent pas grand monde, on dirait », répond au *Monde* l'humoriste et chroniqueur Guillaume Meurice, signataire de la tribune de *Libération*. Au début du procès Pelicot, Steven Basseler, militant écologiste de 28 ans, échangeait par message privé sur Instagram avec des hommes partisans du #notallmen, dans l'espoir d'engager le débat autour de l'aveuglement des hommes face à l'omniprésence des violences sexuelles. Mais son argumentaire a trouvé peu d'écho. « Beaucoup m'ont rétorqué des arguments similaires : le risque du manque de nuance, celui des fausses déclarations qui brisent des vies et la peur d'être attaqué dans sa masculinité », raconte le militant.

La rhétorique de la masculinité en péril, avancée par certains hommes, com-

porte de nombreux effets pervers, selon le chercheur canadien Francis Dupuis-Déri, spécialiste de l'antiféminisme au sein de l'université du Québec à Montréal. A commencer par celui d'évincer la parole des femmes. « Dire "Not All Men", c'est éclipser un fait solide : si tous les hommes ne sont pas des violeurs, quasiment toutes les femmes ont peur et ont vécu de la violence sexuelle. »

Si le chercheur pense que, de par son ampleur, le procès provoque une crise sociale qui fera date, il n'est pas convaincu qu'elle occasionnera pour autant des changements concrets dans le comportement des hommes. « La sociologie nous montre qu'en situation de crise les individus se replient sur leurs comportements habituels : ici, détourner la conversation et tirer la couverture à soi. Nous, les

monde, y compris le consentement des autres», regrette le chercheur canadien, qui y voit un parallèle avec l'attentat masculiniste qui avait tué quatorze étudiantes de l'École polytechnique de Montréal le 6 décembre 1989. « Cette tuerie de masse a ébranlé le monde entier, mais la première réaction d'une majorité d'hommes a été de dire qu'on n'est pas tous des criminels et qu'on ne pourra plus draguer aussi facilement dans les bars », se souvient-il. Le chercheur n'utilise pas les termes « honte » et « culpabilité » à l'égard de son genre, mais tend à faire entendre une troisième voie : la responsabilité. « La responsabilité de réfléchir à la part problématique qui existe en chacun de nous, qui est liée à la socialisation masculine dans laquelle on a baigné et qui fabrique des rapports problématiques avec les femmes. On n'est pas de pures marionnettes manipulées, on a une capacité d'action », plaide le chercheur.

Si l'affaire des viols de Mazan est particulièrement déroutante pour les hommes, c'est aussi qu'elle implique un voyage introspectif, en premier lieu dans la sphère de la sexualité. Dans son cabinet situé dans le 15^e arrondissement parisien, le psychologue et sexologue Sébastien Garnero observe de près ces frictions intimes depuis le début du mouvement #metoo, en 2016. Parmi ses patients âgés de 18 à 30 ans, certains arrivent avec l'envie de se sevrer de la culture du viol, dans laquelle ils baignent depuis la préadolescence.

« C'est vertigineux de comprendre qu'ils ont été excités par une vidéo de sexe violent ou qui représente un fantasme de viol. Ils se demandent : "Est-ce que je fais partie du problème ? Suis-je un potentiel agresseur sexuel ?" » Parmi les mots-clés les plus recherchés sur les sites pornographiques, on trouve « surprise », « fantasme familial », « défoncer », « étrangement », ou même « torture », dans des vidéos qui cumulent des millions de vues. Récemment, la plateforme Pornhub a affiché un avertissement lorsque les usagers recherchent le terme « endormi » ou « dormir », en français comme en anglais. Sébastien Garnero constate qu'au-delà de 30 ans « [ses] patients expriment beaucoup moins l'envie de se remettre en question ».

Par rapport à l'onde de choc du procès Pelicot, certains hommes privilégient une mise à distance claire, et se rassurent en établissant une graduation des violences. « Au fond, même si j'ai pas toujours été parfait avec les filles, ça me fait du bien de dire que je ne suis pas un mec comme eux », confie Robin, jeune actif de 26 ans qui vit près d'Aix-en-Provence.

D'autres ont levé le pied sur l'actualité du procès, à l'image d'Alexis, professeur d'histoire angevin de 43 ans. « Honnêtement, on sait plus où se mettre. On passe des semaines à écouter des histoires d'abus perpétrés par des hommes... Le climat est de plus en plus lourd », confie le père de famille, qui justifie son mal-être en partie par le besoin récent de regarder dans le rétroviseur. « J'ai eu une vie étudiante bien fêtarde, à une époque où le sexisme ordinaire n'était pas encore débattu, le consentement encore moins. Quand on n'est pas à l'abri qu'il y ait une femme qui frappe à la porte, on jour, pour vous rappeler vos comportements passés, ça met mal à l'aise », confie-t-il.

Pour l'écrivain spécialiste de la violence masculine Mathieu Palain, les prises de conscience ne peuvent pas se résumer, pour les hommes, à verbaliser des peurs individuelles. Elles doivent aussi enclencher une reconnaissance collective d'un système qui fabrique des agresseurs sexuels. Pour Morgan Cordelet, 38 ans, ingénieur de formation reconverti dans le coaching pour hommes, « ça ne suffira pas, de se regarder le nombril, il faut comprendre en quoi la société nous a autorisés à agir ainsi en tant qu'hommes ». « En voulant à tout prix préciser que "tous les hommes ne sont pas des agresseurs", les hommes demandent surtout implicitement aux femmes de les rassurer. Sauf que ce n'est pas du tout le propos. On se savonne la planche nous-mêmes », insiste-t-il.

Au sein des cercles de parole masculins qu'il organise, il explique faire face à de plus en plus d'hommes se sentant un peu perdus, en raison, disent-ils, d'un « excès de féminisme » qui traverserait la société. Quand, récemment, il a suggéré un atelier où chaque homme pourrait interroger sa part violente et toxique, la proposition n'a pas trouvé son public. « Je rame complètement pour les embarquer dans cette réflexion », admet le coach.

C'est ce cheminement qui a incité Antoine Gorette, 35 ans, figure de la télé-réalité et désormais créateur de

paroles sur le procès des viols de Mazan. « Non, l'affaire Dominique Pelicot n'est pas une affaire de détraqués, c'est une affaire qui raconte ce que subissent les femmes, tous les jours, à cause d'hommes normaux, comme toi, comme moi. Fin de l'histoire », affirme-t-il face caméra, sur son compte Instagram. Son éveil féministe, il le doit au souvenir douloureux d'une soirée Erasmus en Ecosse quand il avait 20 ans.

« Ce soir-là, j'ai rencontré une fille avec qui je suis rentré. Une fois dans la chambre, en quelques minutes, j'étais déjà nu, devant la porte. Elle était encore en manteau. Il ne s'est rien passé, mais j'ai compris bien plus tard que lui imposer ma nudité et ma temporalité, c'est une forme d'agression », raconte-t-il au Monde. Dans les soirées, il lui arrive d'interpeller les hommes sur les affaires de violences sexuelles qui éclatent dans les médias. « La plupart appellent à ne pas faire de généralités. Mais, comme une influenceuse l'a très justement fait remarquer, si une seule part d'un gâteau est empoisonnée, c'est normal qu'on se méfie de toutes les parts de gâteau qui lui ressemblent. »

Depuis le 2 septembre, Jonathan Sollier, journaliste police justice au journal *La Provence*, s'immerge dans l'am-

« Si tous les hommes ne sont pas des violeurs, quasi toutes les femmes ont vécu de la violence sexuelle »

Francis Dupuis-Déri, chercheur franco-canadien

biance particulière de l'étroite salle d'audience du palais de justice d'Avignon. Loin des tribunes médiatiques et des réseaux sociaux, où la masculinité est décorée et débattue, il n'observe pas de changements révolutionnaires dans l'attitude des hommes sur le banc des accusés. « Ils se checkent, fréquentent les mêmes cafés et les mêmes boulangeries que nous. Ils boivent des coups, se marrent en terrasse, la vie continue », raconte-t-il. Parmi les personnes venues assister aux audiences publiques, le journaliste remarque une écrasante majorité de femmes. « Et parmi le peu d'hommes présents, il serait exagéré de dire qu'ils sont là pour assister au procès de la masculinité. Il y a aussi de la curiosité, un attrait pour les histoires criminelles », rapporte le journaliste.

Après s'être intéressé aux hommes accusés de violences conjugales dans son récit documentaire *Nos pères, nos frères, nos amis* (Les Arènes, 2023), le journaliste et écrivain Mathieu Palain passe à nouveau la domination masculine au scanner dans la fiction *Les hommes manquent de courage* (288 pages, 20,90 euros), paru en août aux éditions de L'Iconoclaste. Dans un entretien au *Monde*, il revient sur les réactions masculines suscitées par le procès des viols de Mazan, et notamment la tension autour du #NotAllMen, qui s'est imposé dans le débat public.

Le procès des viols de Mazan a suscité des réactions diverses de la part des hommes dans les médias. L'animateur de France 5 Karim Rissouli, lui, a exprimé la honte d'être un homme. Que pensez-vous de cette prise de parole ?

Pour un certain nombre d'hommes, le terme « honte » à l'égard de notre genre peut être perçu violemment. Mais avoir honte ne veut pas dire que tous les hommes auraient pu être à la place des cinquante accusés, dans cette chambre à Mazan. Ce procès nous donne simplement l'occasion de comprendre que, si tous les hommes ne sont pas des violeurs, les cinquante accusés ont pour dénominateur commun d'être des hommes, plongés dans un même bain depuis l'enfance, élevés dans une même société patriarcale, qui fabrique des violeurs, qui les autorise à se saisir du corps des femmes comme de biens meubles. Ce constat nous oblige à nous interroger.

Pourtant, quelques jours après le début du procès, le hashtag #NotAllMen a déferlé à grande vitesse sur les réseaux sociaux et dans le débat public. Que cette réaction raconte-t-elle du regard masculin sur les violences sexuelles ?

Dire #PasTouslesHommes, c'est se sentir menacé alors même qu'on nous dit qu'on représente la

« Dire #PasTouslesHommes, c'est détourner l'attention »

menace ; c'est détourner l'attention. Le réflexe ne date pas d'hier : les hommes se dissocient de la figure du monstre. Sauf que, dans ce procès, les accusés sont des hommes insérés dans la société, ce ne sont pas des brutes alcooliques et basses de plafond. Au contraire, ils nous ressemblent. C'est juste difficile de se rendre compte qu'on fait partie du camp des violents. Ça implique de remettre en question toute une construction sociale et intime, sur laquelle on se base depuis l'enfance pour avancer. Je pense aussi que certains hommes ont simplement peur de perdre leurs privilèges à la maison comme au travail. Ils réalisent que c'était tellement mieux avant, quand les femmes fermaient leur gueule, quand ils ne devaient pas regarder leurs agissements en face.

Des voix masculines rétorquent que le caractère sordide et exceptionnel de cette affaire ne peut servir de base pour aborder la question de la violence masculine. Qu'en dites-vous ?

Le procédé imaginé par Dominique Pelicot est sordide, mais le viol de ses propres enfants, c'est sordide aussi, et pourtant, l'inverse, c'est trois enfants par classe, ça arrive tous les jours. Les violences sexuelles ne sont presque jamais le fait de détraqués qui vivent dans une grotte en attendant de croiser leur prochaine proie. Si on refuse de voir ça, on refuse de comprendre que la société crée continuellement de la violence masculine, à l'heure où 96 % des mis en cause pour viol hors cadre familial sont des hommes.

Votre travail sur la violence masculine vous a contraint à passer au scanner vos propres relations avec les femmes de votre vie. Racontez-nous...

Je fais entièrement partie de ce système. J'ai été élevé dans une culture masculine hétérosexuelle qui m'a murmuré à l'oreille de me

saisir de la violence pour résoudre mes problèmes à tous les niveaux : sexuel, amoureux, professionnel. Ce n'est jamais dit si explicitement, mais on se construit selon des critères stéréotypés qui semblent anodins : un mec ne doit pas se faire marcher dessus, il doit savoir se battre, s'envoyer des cul-sec de whisky. On doit sans cesse prouver qu'on ne fait pas partie des faibles – sous-entendu des homosexuels, des femmes et des enfants. Ces efforts continus fabriquent une masculinité toxique et des relations où la domination règne. C'est ainsi qu'on se retrouve à empêcher ses sœurs d'accéder à son propre degré de privilège dans l'enceinte familiale, à embrasser une fille de force, en bref, à être emprisonné dans le cliché du mec brutal qui nous rend malheureux.

Qu'est-ce que les hommes ont à gagner de cette prise de conscience ?

On passe notre temps à se dire qu'on fait partie du camp des mecs bien, de ceux qui n'ont rien à se reprocher, parce que nous, on n'est pas accusé de viol. On y gagnerait à cesser de se centrer sur nous et à interroger les femmes de notre entourage, nos ex, nos sœurs, nos mères. On aurait alors une vision plus nette de la manière dont on s'est construit en tant qu'homme, ce qu'on s'est répété à notre corps défendant, quels mécanismes de domination on a actionnés pour maintenir nos privilèges et en quoi ils peuvent être enfermants.

Pensez-vous que l'ampleur médiatique de ce procès s'accompagnera d'un changement profond des mentalités masculines sur le viol ?

On a envie qu'il se passe quelque chose, que le procès opère une bascule, mais on a probablement la tête dans le guidon. Ce procès arrive après des siècles de domination masculine où on a intimé aux hommes de se saisir de la

viols de Mazan, perpétrés dans l'espace domestique ? Aurait-il fallu qu'elle soit tuée ? », questionne le journaliste Jonathan Sollier. Le maire de Mazan, Louis Bonnet, avait lui-même déclaré à la BBC en septembre : « Ça aurait pu être plus grave, il n'y a pas eu d'enfant impliqué, pas de femme tuée. (...) Après tout, personne n'est mort. »

Ce mutisme de la classe politique n'étonne pas le chercheur franco-canadien spécialiste de masculinisme, Francis Dupuis-Déri. Il fait écho, selon lui, au manque de structures associatives et de collectifs d'hommes engagés contre la violence masculine en France. « Au Canada, à la suite du massacre d'étudiantes à l'École polytechnique, un groupe d'hommes féministes a créé la campagne du ruban blanc, pour lutter contre la violence masculine à l'égard des femmes, qui s'est déployé partout dans le monde. Chez vous, les initiatives masculines restent très marginales, voire quasi absentes, constate le chercheur, qui peine à savoir ce que l'on doit attendre collectivement de l'après-procès. Un retour inévitable à un monde où les hommes qui ne se sentent pas concernés par les viols de Mazan ne feront pas partie de la solution. »

violence pour se faire respecter. Au-delà de la culture du viol que ce procès met au jour, c'est la persistance de la figure de chef de famille – statut supprimé de la loi en 1970 –, ayant droit de vie et de mort sur les membres de sa famille, qui ressort amèrement. Certains accusés racontent encore que les viols de Gisèle Pelicot étaient un jeu libertin, parce qu'ils placent la décision du mari au-dessus de tout. Je vois bien que quasi 100 % des femmes de mon entourage ont été agressées sexuellement. Fatalement, comment ça pourrait ne pas arriver à mes deux filles ?

Vous dites que cette prise de conscience ne doit pas se résumer à un simple mea culpa personnel, mais s'accompagner de décisions politiques fortes...

Les hommes sont éduqués par la grande communauté qu'est la société. Il incombe donc à ceux qui se trouvent à la tête de cette communauté, les politiques, d'impulser une réflexion sur le caractère systémique des violences sexuelles, d'injecter de l'argent dans des programmes spécifiques, de financer des associations qui luttent contre les violences sexuelles sur le terrain. Mais aussi de cesser l'impunité quand ça concerne leurs propres rangs. Que ce soit l'accusation de viol qui visait l'ex-ministre de l'intérieur Gérard Darmanin ou la réaction d'Emmanuel Macron vis-à-vis de Depardieu – il avait salué un « immense acteur » qui « rend fière la France » après de multiples accusations de viol –, il n'y a pas eu de réaction exemplaire. Au contraire, le message qui a été lancé par le gouvernement, et de fait, la société, c'est qu'on protège les agresseurs.

Propos recueillis par Vi. Ra.